

Le fils du roi qui n'avait peur de rien

Il était une fois un prince qui n'aimait plus la vie dans la maison paternelle, et comme il ne craignait rien au monde, il pensa : « Allons, je vais me promener par le vaste monde, réjouir mon âme et voir toutes sortes de merveilles. »

Il fit ses adieux à ses parents, se mit en route et voyagea du matin jusqu'au soir, peu lui importait où le chemin le mènerait.

Il arriva par hasard devant la demeure d'un géant, et comme il était très fatigué, il s'assit près de la porte pour se reposer. En regardant autour de lui, le prince aperçut dans la cour les jouets du géant : deux énormes boules et des quilles de la taille d'un homme.

Peu après, il lui vint l'idée de dresser ces quilles et de les abattre avec la boule ; il poussait des cris de joie lorsque les quilles tombaient et se réjouissait de tout son cœur.

Le géant entendit le bruit, regarda par la fenêtre et vit un homme qui n'était pas plus grand que les autres hommes, et qui pourtant jouait avec ses quilles.

« Ver de terre ! » s'écria le géant. « Comment peux-tu jouer avec mes quilles ? Qui t'a donné une telle force ? »

Le prince regarda le géant et dit : « Ah, quel sot ! Crois-tu donc être le seul fort sur terre ? Eh bien moi, je peux tout faire, pourvu que j'en aie envie ! »

Le géant descendit, observa avec étonnement le jeu de quilles et dit : « Homme ! Si tu es vraiment tel que tu le dis, alors va et rapporte-moi une pomme de l'arbre de vie. » — « Et à quoi te servira-t-elle ? » demanda le prince. « La pomme n'est pas pour moi, répondit le géant. J'ai une fiancée qui désire ardemment l'obtenir ; mais beau comme j'ai erré par le vaste monde, je n'ai jamais pu trouver cet arbre. » — « Eh bien, je le trouverai ! » dit le prince. « Et je ne comprends pas ce qui pourrait m'empêcher de cueillir cette pomme à la branche. » — « Tu crois que c'est facile ? » demanda le géant. « Le jardin où pousse l'arbre est entouré d'une grille de fer, et devant cette grille sont couchés rangés des bêtes sauvages qui gardent le jardin et n'y laissent entrer personne. » — « Moi, ils me laisseront entrer ! » dit le prince avec assurance. « Même si tu parviens dans le jardin et vois la pomme sur l'arbre, il sera encore difficile de l'obtenir : devant cette pomme est suspendu un anneau, et c'est à travers cet anneau qu'il faut passer la main pour atteindre et cueillir la

pomme, si l'on veut la posséder, et cela n'a encore réussi à personne. » — « Eh bien, moi, j'y réussirai », dit le prince.

Il prit congé du géant, marcha par les montagnes, par les vallées, par les champs et les vallons, et parvint enfin au jardin enchanté.

Et effectivement : tout autour, contre la grille, les bêtes étaient couchées en rang continu ; mais elles avaient baissé la tête et dormaient.

Elles ne se réveillèrent même pas lorsque le prince s'approcha d'elles ; il enjamba leurs corps, escalada la grille et pénétra heureusement dans le jardin.

Au milieu de ce jardin se dressait l'arbre de vie, et ses pommes rouges flamboyaient sur les branches !

Il grimpa le long du tronc et, à peine voulait-il tendre la main vers l'une des pommes, qu'il vit qu'un anneau pendait devant cette pomme...

Et lui, sans hésiter, sans aucun effort, passa sa main à travers cet anneau et cueillit la pomme à la branche...

L'anneau enserra alors fermement sa main, et soudain il ressentit dans tout son corps une force immense.

Lorsque le prince descendit de l'arbre avec la pomme, il ne voulut plus escalader la grille, mais saisit les grandes portes du jardin, les secoua une fois — et les portes s'ouvrirent avec fracas.

Il sortit du jardin, et le lion couché devant la porte se réveilla et courut après lui, mais non plus sauvage ni furieux — il le suivait docilement, comme suit un maître.

Le prince apporta au géant la pomme promise et dit : « Tu vois, je l'ai obtenue sans aucune peine. »

Le géant, ravi que son désir se fût accompli si vite, se hâta vers sa fiancée et lui remit la pomme qu'elle avait tant convoitée.

Mais sa fiancée était une jeune fille belle et intelligente, et lorsqu'elle ne vit pas l'anneau à sa main, elle dit : « Je ne croirai pas que tu as toi-même obtenu cette pomme tant que je n'aurai pas vu l'anneau à ta main. » Le géant dit : « Il me suffit de retourner chez moi et de le rapporter », tandis qu'il pensait en lui-même qu'il ne serait pas difficile d'arracher par la force à un faible homme ce qu'il ne voudrait pas céder volontiers.

Ainsi donc, il réclama l'anneau au prince ; mais celui-ci ne le rendit pas. « Non, non ! Là où est la pomme, là doit être aussi l'anneau ! » dit le géant. « Et si tu ne me le donnes pas volontairement, alors tu dois combattre avec moi pour cet anneau ! »

Ils luttèrent longtemps, mais le géant ne put aucunement venir à bout du prince, auquel son anneau magique conférait constamment de nouvelles forces.

Alors le géant eut recours à une ruse perfide et dit au prince : « Je suis tellement échauffé par la lutte, et toi aussi ! Allons nous baigner dans la rivière pour nous rafraîchir avant de recommencer à lutter. »

Le prince, ignorant la perfidie, alla avec le géant vers la rivière, ôta avec ses vêtements l'anneau de sa main et se jeta dans l'eau.

Le géant saisit aussitôt l'anneau et s'enfuit avec lui ; mais le lion, ayant remarqué le vol, se lança immédiatement à la poursuite du géant, lui arracha l'anneau des mains et le rapporta à son maître.

Alors le géant revint discrètement en arrière, se cacha derrière un chêne qui poussait sur la rive, et au moment où le prince commença à s'habiller, il se jeta sur lui et lui creva les deux yeux.

Ainsi le pauvre prince se trouva aveugle et sans défense ; et le géant s'approcha de nouveau de lui, le prit par la main comme s'il voulait l'aider, mais l'emmena au bord d'un haut rocher.

Ici le géant l'abandonna, pensant : « Voilà, il fera encore deux pas et tombera à mort — alors je lui retirerai l'anneau. »

Mais le lion fidèle n'abandonna pas son maître ; il le saisit fermement par ses vêtements et le tira doucement en arrière, loin du rocher.

Lorsque le géant revint pour dépouiller le prince qu'il croyait mort, il constata que sa ruse avait échoué. « Est-il donc impossible de perdre ce faible petit homme par quelque moyen que ce soit ! » dit-il seulement ; il saisit le prince par la main et le conduisit par un autre chemin au bord d'un précipice ; mais le lion, ayant remarqué le mauvais dessein, délivra encore cette fois le prince du danger.

Arrivé au bord même du précipice, le géant lâcha la main de l'aveugle et voulut le laisser seul, mais le lion poussa si fort le géant que celui-ci tomba lui-même dans le précipice et se brisa à mort.

L'animal fidèle sut ensuite de nouveau écarter son maître du précipice et le conduisit à un arbre auprès duquel coulait un ruisseau pur et limpide.

Le prince s'assit près du ruisseau, et le lion s'étendit sur la berge et commença à lui asperger le visage d'eau puisée du ruisseau avec sa patte.

À peine deux gouttes de cette eau eurent-elles humidifié les orbites du prince qu'il recommença à voir un peu et distingua soudain un oiseau qui vola tout près de lui et heurta le tronc de l'arbre ; puis il descendit vers l'eau, y plongea une ou deux fois — et déjà s'éleva légèrement et, sans toucher aux arbres, vola entre eux, comme si l'eau lui avait rendu la vue.

Dans cela, le prince vit le doigt de Dieu ; il se pencha vers l'eau du ruisseau, commença à laver ses yeux et à plonger son visage dans l'eau. Et lorsqu'il se releva de l'eau, ses yeux se trouvèrent de nouveau aussi clairs et purs qu'ils ne l'avaient jamais été auparavant.

Le prince rendit grâce à Dieu pour sa grande miséricorde et partit avec son lion errer par le vaste monde. Or il lui arriva d'arriver à un château enchanté. Dans la porte du château se tenait une jeune fille, svelte et belle, mais toute noire.

Elle lui parla et dit : « Oh, si tu pouvais me libérer des méchants sorts qui pèsent sur moi ! » — « Et que dois-je faire pour cela ? » demanda le prince. La jeune fille lui répondit : « Tu dois passer trois nuits dans la grande salle du château enchanté, et la peur ne doit avoir accès à ton cœur. Quoi qu'on te fasse souffrir, tu dois tout endurer sans pousser un cri — alors je serai délivrée des sorts ! Sache de plus que ta vie ne te sera point ôtée. » — « Mon cœur ne connaît pas la peur, répondit le prince, j'essaierai, avec l'aide de Dieu. »

Et il se dirigea gaiement vers le château ; et quand il fit nuit, il s'assit dans la grande salle et attendit.

Jusqu'à minuit, tout fut tranquille ; mais à minuit s'éleva dans le château un bruit terrible, et de tous les coins apparurent en foule de petits diabolins. Ils firent semblant de ne pas le voir, s'installèrent au milieu de la salle, allumèrent un feu sur le sol et se mirent à jouer.

Lorsque l'un d'eux eut perdu, il dit : « Cela ne va pas ! Un étranger s'est glissé ici, c'est lui le responsable de ma défaite. » — « Attends, j'arrive aussitôt, diable du four ! » dit un autre.

Et les cris, le bruit et le vacarme augmentaient toujours, et personne n'aurait pu les entendre sans horreur...

Mais le prince restait parfaitement calme, et la peur ne le prenait point. Or, tous les diabolins se levèrent d'un bond du sol et se jetèrent sur lui ; ils étaient si nombreux qu'il ne put venir à bout d'eux. Ils le déchiraient, le traînaient par terre,

le pinçaient, le piquaient, le battaient et le torturaient, mais il ne poussa pas un seul cri.

Vers l'aube, ils disparurent, et il était tellement épuisé qu'il pouvait à peine remuer.

Lorsque le jour se leva, une jeune fille noire entra dans la salle où il se trouvait. Elle lui apporta une bouteille d'eau vive, le lava avec cette eau, et aussitôt il sentit en lui affluer de nouvelles forces, tandis que toutes ses douleurs s'apaisèrent d'un coup...

La jeune fille lui dit : « Tu as supporté heureusement une nuit, mais il t'en reste encore deux à endurer. »

Ayant ainsi parlé, elle se retira, et il eut le temps de remarquer que ses pieds étaient déjà devenus blancs durant cette nuit.

La nuit suivante, les diables reparurent et reprirent leur jeu ; puis ils s'attaquèrent de nouveau au prince, le battirent et le torturèrent encore plus cruellement que la nuit précédente, si bien que tout son corps fut couvert de blessures.

Mais comme il endurait tout en silence, ils durent enfin le laisser tranquille, et à l'aube, la jeune fille noire vint le guérir avec l'eau vive.

Et lorsqu'elle s'éloigna de lui, il vit avec joie qu'elle était devenue blanche jusqu'au bout des doigts de ses mains.

Il ne lui restait plus qu'une seule nuit à supporter, mais celle-là serait la plus terrible !

Les diables revinrent en foule...

« Tu es encore vivant ! criaient-ils. Il faut donc te torturer à tel point que l'âme te sorte du corps ! »

Ils se mirent à le piquer et à le frapper, à le lancer çà et là, à le tirer par les bras et par les jambes, comme s'ils voulaient le mettre en pièces : pourtant il supporta tout et ne prononça pas un mot.

Enfin ils disparurent ; mais lui gisait déjà totalement épuisé et immobile ; il ne pouvait même plus soulever les paupières pour regarder la jeune fille qui était entrée, l'aspergeait et l'inondait abondamment d'eau vive.

Et soudain, toutes les douleurs de son corps disparurent comme par enchantement, et il se sentit frais et bien portant, comme s'il s'éveillait d'un

sommeil pénible ; lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit devant lui la jeune fille — blanche comme la neige et belle comme un jour clair.

« Lève-toi, dit-elle, et brandis trois fois ton épée au-dessus de l'escalier ; alors tous les sorts disparaîtront d'un coup. »

Dès qu'il eut accompli cela, tout le château fut délivré des sorts, et la jeune fille se révéla être une riche reine. Des serviteurs vinrent les trouver et annoncèrent que, dans la grande salle, la table était déjà dressée et les mets servis.

Puis ils s'assirent à table, burent et mangèrent ensemble, et le soir même de ce jour, ils célébrèrent leur mariage dans la joie.